

Extrait du « Café d'Yllka »

Emina corrige, barre. Ajoute un mot, une phrase. L'émaille de dessins, de signes...

*Est-ce la même année ? Je garde en mémoire l'odeur des feuillages. La terre qui attend la pluie. Les gouttes d'eau crépitent sur le sol... J'entends tonner quelque part à l'horizon. Rien de plus.*

Emina repasse le mot « rien » avec un surligneur. Deux taches jaunes fluo sur la page de son carnet à spirale.

*L'odeur de la terre sèche, pulvérulente, imprègne l'après-midi. Au début de l'averse, quelques instants.*

Emina prête vaguement attention aux silences de ses parents, à la promptitude avec laquelle ils éteignent la télévision, à l'heure des nouvelles. Ils les écoutent tard le soir à la radio, quand Alija et elle sont couchés. Par leur porte entrouverte, un rai de lumière vient baigner le pied de son lit, doux et chaud comme les mains d'Yllka. Quelques murmures... Des phrases interrompues... Des récits de ce qu'elle est trop jeune pour comprendre. Zoran serait un ennemi, lui qu'elle aime et qu'elle admire. Lui qui occupe ses pensées. Non, ce n'est pas qu'elle soit trop jeune, c'est simplement absurde, incompréhensible. Elle referme ses paupières et elle pense qu'elle marche à côté de Zoran. Leurs doigts sont enlacés...

Étrange, ce fracas qui va tout dévaster. Il s'annonce à demi-mots, par chuchotements. S'insinue entre les heures. Un peu comme un orage qui gronde et crache de l'encre dans les nuages là-bas dans le lointain. On sait qu'il va venir, qu'il va éclater. Il se déchaîne déjà, tout près, juste au-delà de l'horizon. Des rumeurs circulent autour d'elle, dehors, à l'école où enseignent ses parents. Même les regards se rencontrent maintenant sans se voir, à table, dans la rue. Et puis tout s'accélère... Les cours sont suspendus. Comment vivre sans même apercevoir Zoran ? Et qui la comprendrait ? Qui prêterait attention au chagrin d'une gamine comme elle ? Le monde changerait-il juste pour que s'en aille le chagrin d'Emina ? Qu'est-ce que le chagrin d'Emina quand tout s'embrase déjà ?

Les repères s'enchevêtrent dans sa mémoire. Elle y retrouve pêle-mêle les pleurs d'une voisine. Ils déchirent le ciel de mai, alors qu'un obus a frappé une rue à Sarajevo. Sa sœur était là. Une belle jeune femme. Elle aimait porter des chaussures vernies à talons aiguilles. Et ils avaient fasciné Emina. Elle aurait voulu en porter de semblables. Jusqu'à cet après-midi-là. Car ensuite le choc des talons aiguilles sur l'asphalte lui rappelle seulement la sœur de leur voisine. Les jambes arrachées dans une rue de Sarajevo... Non, elle ne veut pas mourir ainsi. Alors elle ne portera pas de talons aiguilles. Jamais. Emina ne savait pas que les adultes pleuraient aussi. Elle ne savait pas que le changement guetté en elle de longs mois viendrait de l'extérieur. Ni même qu'il aurait cette violence. Ses parents non plus ne le savaient pas.

*Et plus rien ne sera comme avant. Ni le soleil couchant, ni les fleurs ou les arbres au-delà des maisons.*

*Les sirènes continuent de résonner dans la nuit, année après année. Et elles ne s'arrêteront jamais, pas plus que ne cessera l'absence. C'est la terre entière qui tremble et s'écroule devant chez nous. Elle s'effondre dans le déluge de feu qui éclaire de blanc, de rouge les interstices de la porte calfeutrée tant bien que mal par maman.*

Emina prend des crayons, colorie des langues jaune et orange dans la marge de la page sur son carnet. Longues, les flammes lèchent ses phrases. Elles ressemblent à des serpents. Elles sont empoisonnées.